

paysans de certains pays, pour comprendre que rien dans cette scène n'est exagéré.

« Lou lendemo, » dit-il à son ami Mâmon:  
 Lou lendemo vint un chifon de fene(1)  
 Que se bruyant couma qui trat se pene,(2)  
 Et que diziant : o Pey mento ben mort,  
 Vou sarit tion que nou drissions son corps :  
 Peu tante quan je vio, par mon martirou,  
 Entra chiez met iquai que vend lou cirou (3).  
 Et que dizit, assez resoulument :  
 Vou n'en faut tant par son entarrament ;  
 Lou voi charchie tout ore en ma boutiqua,  
 Souventa-vou que volou la pratiqua.  
 En memou tion je vio lou marguillier,  
 Qu'èriant segus de tou lou Manelier ; (4)  
 Par mon chançay (5) me gens faziant la pachi, (6)  
 Ne foulit pas qu'o manquesse una tachi ; (7)  
 Je vio sourtir lou plus matru lencio (8)  
 Par m'envourpa, etc. . . . .

Ils ne faut pas, disent les parents, qu'il manque un clou à la bière. Quelle horrible vérité ! Et ce drap qu'on a soin de choisir le plus mauvais possible devant le moribond, sans le moindre respect, sans la moindre pitié ! ce drap qui doit être son linceul !

Enfin, Mâmon, jugi de ma surpreyzi  
 Quand vio entra tou lou raccords d'iliéysi,  
 En sutenant que n'èra pas en viat, (9)  
 Et chaqu'un prêt par enpourta son piat. (10)

Comme tout cela est émouvant et d'une effrayante réalité ! Mais voici le contraste que j'ai signalé et qui est tout à fait dans la manière de Shakespeare.

- (1) Les femmes qui ensevelissent les morts.
- (2) Qui s'agitaient comme des âmes en peine.
- (3) Le cirier.
- (4) Les sonneurs.
- (5) La bière.
- (6) Le marché.
- (7) Un clou.
- (8) Drap, linceul.
- (9) En soutenant que je n'étais pas en vie.
- (10) Morceau.